

Julia Chamorel : parcours d'une militante communiste dans la Genève des années trente

Autor(en): **Buclin, Hadrien**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Cahiers d'histoire du mouvement ouvrier**

Band (Jahr): **29 (2013)**

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-520274>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

JULIA CHAMOREL : PARCOURS D'UNE MILITANTE COMMUNISTE DANS LA GENÈVE DES ANNÉES TRENTE

HADRIEN BUCLIN

EN 1983, L'ÉCRIVAIN JULIA CHAMOREL (1916-2009) FAISAIT PARAÎTRE à Lausanne un récit autobiographique intitulé *La Cellule des écoliers*¹. Aujourd'hui tombé dans l'oubli, ce texte est pourtant un témoignage précieux sur la vie intérieure du Parti communiste, et, plus généralement, sur le mouvement ouvrier genevois des années trente (le récit est centré avant tout sur les années 1932-1936). Bien sûr, cette autobiographie, en dépit d'une sincérité de ton manifeste, doit être interprétée avec prudence, en tant que témoignage publié près d'un demi-siècle après les faits relatés, même si l'auteure en aurait rédigé une première version entre 1940 et 1944². Mais à condition de le confronter à d'autres sources, ce récit s'avère riche d'enseignements, notamment parce qu'il offre de nombreuses indications suggestives sur l'attitude des militants de base face à la stalinisation du Parti communiste, dont Chamorel ne prendra que progressivement conscience, ainsi que sur la place des femmes dans l'organisation, et, plus généralement, dans le mouvement ouvrier genevois d'avant-guerre³. Ce dernier aspect paraît d'autant plus important que, le plus souvent, comme l'a relevé

1 *La cellule des écoliers* (désormais abrégée CE), Lausanne, L'Âge d'homme, 1983.

2 A en croire l'introduction de l'ouvrage: CE, p. 9. Chamorel aurait cherché à publier cette version en France à la Libération, en vain, parce que le sujet aurait paru trop «suisse» aux yeux des éditeurs. Un autre indice important de la fiabilité historique du récit: les nombreuses évocations de militants correspondent parfaitement à ce que l'on sait d'eux historiquement (ainsi par exemple de Manuel Azcárate, Jules Humbert-Droz, Maurice Ducommun, François Jaeggi, Marc et Arianne Oltramare, Maurice Pianzola, Jean Vincent.)

3 Sur la stalinisation du Parti communiste suisse (PCS), cf. l'ouvrage de référence de Brigitte Studer, *Un parti sous influence. Le parti communiste suisse une section du Komintern de 1931 à 1939*, Lausanne L'Âge d'homme, 1994. Sur la stalinisation de l'Internationale communiste, cf. notamment: Pierre Broué, *Histoire de l'internationale communiste: 1919-1943*, Paris, Fayard, 1997.

l'historienne Brigitte Studer, «l'histoire des femmes dans le mouvement ouvrier est autant, sinon plus, une histoire d'absence que de présence, de silences que de discours»⁴. Dans les années quatre-vingt, la réception de l'autobiographie de Chamorel illustre d'ailleurs les clichés encore répandus autour des militantes politiques de gauche ; ainsi, un critique du *Journal de Genève* remarque d'entrée à propos de l'ouvrage: «Qu'est-ce qu'une militante ? Le terme évoque irrésistiblement l'image d'une virago à la tignasse vengeresse et au verbe rauque, vêtue d'un éternel blouson de cuir.»⁵ C'est sur ces deux aspects, la stalinisation et la place des militantes, que nous voudrions axer cette analyse, avant de conclure par un bref regard porté sur le parcours ultérieur de Julia Chamorel⁶.

Née le 21 mai 1905, fille d'un cheminot militant socialiste et abonné au *Travail* (l'hebdomadaire dirigé par Léon Nicole), Julia Chamorel se forge dès le plus jeune âge une sensibilité pacifiste, nourrie par les souvenirs de la Grande Guerre souvent évoqués par ses parents. Cette dernière est en outre renforcée dès l'adolescence par la rencontre du pasteur Marcel Bourquin, un socialiste chrétien, responsable de la paroisse genevoise de Saint-Jean, dont elle est la catéchumène⁷. Le cas de Marcel Bourquin est une exception dans la mesure où à l'époque, la grande majorité des pasteurs en place à Genève était proche de la droite⁸ ; même s'il est arrivé que l'Église affiche une certaine sensibilité pacifiste, par exemple en 1934, en demandant une modification du code pénal militaire afin que les objecteurs de conscience ne soient plus

4 Brigitte Studer, «Dispositions naturelles» et organisation sociale: la place des femmes et le rôle de la famille dans le mouvement ouvrier», in *Les origines du socialisme en Suisse romande*, Morges, AEHMO, 1988, p. 219.

5 *Journal de Genève*, «La militante et le bourlingueur», 16.6.1984. Pour la réception du livre, cf. aussi : *24 Heures*, «Julia Chamorel, "La cellule des écoliers", Nostalgique et lucide», 28.6.1984; *Domaine Public*, «Une autre Genève des années trente», 24.5.1984.

6 Sur les militantes communistes en Suisse, cf. notamment Brigitte Studer, «La femme nouvelle», in: *Le siècle des communismes*, Michel Dreyfus et al. (éd.), Paris, Éditions de l'Atelier, 2000, p. 377-387. Et pour l'après-guerre: Pauline Milani, *Femmes dans la mouvance communiste suisse. La Fédération des femmes suisses pour la paix et le progrès : un militantisme entre conservatisme et émancipation*, Neuchâtel, Alphil, 2007.

7 Cf. une notice bibliographique sur M. Bourquin dans Charles Chenevière, *L'Église de Genève de 1909 à 1959*, Genève, Labor et Fides, 1959, p. 104. J. Chamorel est par ailleurs la cousine du militant anarchiste genevois César Chamorel.

8 Sur les liens étroits entre les élites patriciennes genevoises et l'Église protestante, cf. notamment Jean Batou, *Quand l'esprit de Genève s'embrase. Au-delà de la fusillade du 9 novembre 1932*, Lausanne, Ed. d'en bas, 2012, pp. 131-133.

punis d'emprisonnement en Suisse⁹. Contrairement à la grande majorité des jeunes femmes de son extraction sociale, Chamorel entreprend des études au lycée de jeunes filles, où elle fréquente les «demoiselles» issues de la bonne société genevoise. C'est la fusillade de novembre 1932 qui radicalise la jeune femme alors âgée de 17 ans, l'amenant d'une sensibilité pacifiste chrétienne vers les positions plus radicales du Parti communiste genevois: «Nous vécûmes des jours d'intense émotion dans une atmosphère d'état de siège. Même dans notre école de jeunes filles, on ne parlait plus d'autre chose. Comme le reste de la ville, les écolières s'étaient divisées en deux camps. Naturellement, vus les milieux familiaux des lycéennes, celles qui tenaient pour G. O. l'emportaient en nombre.»¹⁰ Même si, après ce tragique épisode, Nicole est à ses yeux auréolé de gloire, la lycéenne, révoltée par les événements, est déçue par la stratégie d'apaisement menée après les événements par le Parti socialiste et en particulier par l'avocat de Nicole, Jacques Dicker: ce dernier s'ingénie en effet à montrer durant le procès que le dirigeant socialiste n'est pas le dangereux révolutionnaire dépeint par les milieux bourgeois et patriciens genevois¹¹. Cette déception, couplée à des facteurs conjoncturels liés à des rencontres personnelles, l'amène à se rapprocher du petit Parti communiste genevois (PCG), qui peut facilement apparaître plus radical aux yeux d'une jeune personne révoltée, dans la mesure où en 1932, le PCG, suivant la tactique impulsée par l'Internationale communiste, défend – nous le verrons – une orientation sans concession fondée sur la doctrine du «social-fascisme», concrétisée par les décisions du 5e congrès du Parti communiste suisse (PCS) en juin 1930.

Une militante face à la stalinisation

Lorsque Chamorel rejoint à la fin 1932 un groupe de jeunes lié au PCG, ce dernier demeure largement – avec ses quelque 90 militants répartis dans une dizaine de cellules – dans l'ombre du puissant Parti socialiste

9 Charles Chenevière, *op. cit.*, p. 16 et 19. Cf. aussi *Journal de Genève*, «À propos de l'objection de conscience», 12.2.1934.

10 CE, p. 21. G. O. renvoie à Georges Oltramare, dirigeant de l'organisation fasciste Union nationale, qui avait organisé le meeting de «mise en accusation publique» de Nicole, durant lequel l'armée ouvrit le feu, quelques dizaines de mètres plus loin, sur un groupe de contre-manifestants antifascistes et de badauds, faisant 13 morts.

11 CE, p. 23.

de Nicole, même si le nombre de militants du PCG montera jusqu'à 250 en 1936¹². Le parti est d'autant plus marginalisé qu'il se considère comme étant seul contre tous. La doctrine du «social-fascisme», qui postule que les sociaux-démocrates sont des «alliés objectifs» de l'extrême droite, tient en effet lieu d'analyse politique : c'est l'époque où «nous comprenions dans le terme fascistes [...] à peu près tout le monde sauf nous-mêmes»¹³, terme qui tend à remplacer dans leur vocabulaire les mots «patrons» et «bourgeois»¹⁴. La force du récit de Chamorel est ici de donner à comprendre les mécanismes qui ont amené beaucoup de militants à appliquer avec tant de discipline une orientation politique qui s'est avérée, selon les pays, au mieux déconnectée de la réalité, au pire suicidaire, s'agissant en particulier de l'Allemagne¹⁵. Ainsi, d'un point de vue psychologique, revient constamment l'idée que cette ligne politique procure un sentiment de pureté morale, couplé à la satisfaction d'appartenir à une élite: quand Chamorel découvre que même André Gide est violemment attaqué par les dirigeants du parti en tant qu'«intellectuel confusionniste», cela fait naître en elle «l'impression que bien étroite était la porte par où l'on accédait aux bonnes grâces des communistes. D'où la démangeaison de mériter une estime aussi rare»¹⁶. De même, l'appartenance au parti suppose d'assimiler une série de références communes – les jeunes camarades se forçant ainsi à lire et à aimer «*Les Cloches de Bâle* du camarade Aragon»¹⁷ – processus qui là encore donne aux militants l'impression d'appartenir à une petite contre-société d'exception¹⁸. Plus généralement, le récit aide à comprendre comment la posture radicale du PC, dont les historiens de l'Internationale communiste ont, à juste titre, souligné le caractère sectaire, a pu séduire des jeunes étudiants ou chômeurs radicalisés, tout en éloignant le parti des travailleurs syndiqués dont la situation professionnelle était plus stable et l'insertion sociale

12 Pour une discussion plus approfondie sur la composition du PCG, cf. Jean Batou, *op.cit.*, p. 184-5.

13 CE, p. 181.

14 *Ibid.*, p. 41.

15 Sur la déconnexion grandissante entre les réalités politiques suisses et le PCS, induite par le tournant sectaire de la Troisième internationale, cf. Brigitte Studer, *Un parti sous influence. op. cit.*, p. 29s.

16 CE, p. 48.

17 *Ibid.*, p. 111.

18 Ph. Robrieux parle pour le PCF du début des années trente d'une «secte de masse» (*Histoire intérieure du parti communiste, 1920-1945*, Paris, Fayard, 1980, p. 404-405).

plus élevée. Cela dit, Chamorel pointe aussi du doigt dans son récit le culte de la personnalité répandu à la même époque dans le Parti socialiste de Nicole, et qui explique à ses yeux pourquoi certains militants lui resteront fidèles «jusqu'au stalinisme à outrance de la guerre froide».¹⁹

Le livre de Chamorel retrace bien aussi le «romantisme conspirateur qui était alors l'une des séductions de l'atmosphère communiste».²⁰ Ainsi, son petit groupe d'écoliers se dit lié au «Front Mondial» et à la «Plate-forme d'Amsterdam», ce qui suscite chez les participants un sentiment de puissance grisant, qui compense leur faiblesse militante sur le terrain genevois²¹. Un autre aspect qui apparaît bien dans le récit, découlant à la fois de la discipline de parti de plus en plus forte et de la déconnexion entre les objectifs fixés par les dirigeants d'une part et les possibilités politiques réelles d'autre part, est une absorption grandissante des membres dans les tâches militantes: certains activistes participent ainsi à plus de dix comités à la fois et les quotas de vente de journaux au porte à porte fixés par la direction obligent les militants à consacrer de longues heures à cette activité²². À cet égard, le nouveau fonctionnement du parti formalisé en 1927 avec la systématisation des cellules, un des nouveaux modes d'organisation consécuteur à la «bolchevisation», permet un contrôle plus serré des militants, empêchant que certains échappent aux tâches collectives, un processus de mise au pas bien décrit par Chamorel²³. Dans le même ordre d'idées, elle relate de manière édifiante l'éviction des trotskistes du PCS et la façon dont les militants communistes sont amenés à revoir brusquement leurs références théoriques fondamentales. La chasse aux trotskistes n'est en effet pas acceptée sans difficultés par Chamorel et par d'autres militants: elle rappelle ainsi que, lorsqu'elle habitait encore avec ses parents, les noms de Lénine et Trotsky sonnaient dans leur bouche aussi familièrement que, pour ses professeurs du lycée, «Oreste et Pylade» ou «Esther et

19 CE, p. 212.

20 *Ibid.*, p. 77.

21 *Ibid.*, p. 27 et 37. Il s'agit d'une référence au mouvement pacifiste dit d'Amsterdam-Pleyel, créé à l'initiative d'intellectuels communistes comme Henri Barbusse et Romain Rolland. Ce mouvement est violemment attaqué par la presse genevoise, qui y voit une manœuvre «crypto-bolchevik» (cf. p. ex. *Journal de Genève*, «Congrès contre la guerre», 28.8.1932).

22 CE, p. 158-160.

23 L'analyse de Brigitte Studer (*Un parti sous influence, op. cit.*, p. 336-343) recoupe à cet égard le témoignage de Chamorel.

Athalie», signe du prestige dont était auréolée la révolution russe dans le mouvement ouvrier genevois de l'immédiat après-guerre²⁴. De ce point de vue, le récit montre bien comment les militants doivent encaisser les brusques changements de ligne impulsés au sommet de l'Internationale. Ainsi, le principal dirigeant des Jeunesses communistes genevoises, Manuel Azcárate – fils du secrétaire adjoint de la Société des Nations, étudiant à Genève jusqu'en 1934 et futur dirigeant du Parti communiste espagnol dans les années soixante et soixante-dix – «acceptait les directives du Comité central comme un catholique les conclusions des conciles». ²⁵ Après avoir fidèlement appliqué une tactique sans concession vis-à-vis des autres forces politiques de gauche, qu'on peut rétrospectivement qualifier de sectaire, le groupe apprend du jour au lendemain dans la deuxième moitié de l'année 1935 qu'il s'agit d'impulser désormais des regroupements les plus larges possibles, qui deviendront les futurs «réservoirs» des cellules, en cachant tous les mots qui pourraient faire peur, non seulement, bien sûr, la doctrine du «social-fascisme», mais aussi les slogans trop ouvertement pacifistes²⁶. Face à cette perte de la pureté révolutionnaire qui avait séduit Julia Chamorel lors de son adhésion au PC, elle est prise, comme d'autres jeunes militants, de nostalgie pour la période précédente²⁷. C'est qu'à chaque fois, les changements de ligne imposés par Staline ne vont pas sans susciter des résistances à la base du parti. Le récit rappelle à ce propos que des épisodes aujourd'hui oubliés ont suscité un rejet tout aussi fort, sinon davantage, chez des militants, que les procès de Moscou, le pacte germano-soviétique ou encore l'attaque de la Finlande par l'Armée rouge. Ainsi, Chamorel évoque la stupeur qui saisit beaucoup de militants à l'automne 1935, lorsque Staline impose un nouveau credo que chacun doit reprendre à son compte, dans le cadre des tentatives de l'URSS de signer un traité de défense collective avec les démocraties contre la menace nazie: «Je reconnais et approuve les armements de

24 CE, p. 135-6. Sur le petit groupe trotskiste présent à Genève et leur éviction du PC, cf. Jean Batou, *op. cit.*, p. 194-196 et David Vogelsanger, *Trotzkismus in der Schweiz : ein Beitrag zur Geschichte der Schweizer Arbeiterbewegung bis zum Zweiten Weltkrieg*, Zurich, Zentralstelle der Studentenschaft, 1986, p. 134s.

25 CE, p. 40.

26 CE, p. 93 sq. ; 145 sq. ; 178-9.

27 *Ibid.*, p. 170.

la France.»²⁸ La sensibilité pacifiste est en effet un élément cardinal de l'engagement communiste de l'époque (thème investi d'ailleurs surtout par les femmes communistes dans le cadre d'une répartition genrée des tâches militantes), de même que la question de la guerre et de la paix cristallise les affrontements politiques parmi les plus brûlants à Genève: ainsi par exemple, en décembre 1933, l'attaque d'un meeting organisé par le journal pacifiste *La Patrie humaine* menée par les Jeunesses patriotes, groupement d'extrême droite, se solde par une vingtaine de blessés²⁹. Chamorel perçoit rétrospectivement dans le virage de l'Internationale en faveur de la défense nationale française un des premiers coups sérieux portés à sa fidélité stalinienne, même si ses doutes seront dans un premier temps refoulés, au nom de la discipline de parti: «peut-on, de but en blanc, se détourner de ce qui était le centre et le but de la vie ?»³⁰

tre une jeune femme dans le parti

Avant même la question de la socialisation de genre dans le parti, le récit de Chamorel contient des indications précieuses sur la place des femmes dans la société genevoise des années trente, en particulier dans le système d'enseignement: dès le lycée, Chamorel se sent doublement rejetée, sous l'angle, déjà mentionné, de son extraction ouvrière et sous celui de son sexe: elle évoque ainsi la maturité classique comme le «“nec plus ultra” d'une culture des hautes sphères. À l'origine, réservée aux garçons. Sauf quelques “femmes-alibis”, reines du savoir et du grand monde: les Marguerite de Navarre, les Madame de Maintenon ou de Staël, etc. etc.»³¹ L'université révèle, de manière encore plus exacerbée, les mêmes problèmes, en dépit du caractère pionnier de la Suisse s'agissant de l'accès des femmes à l'enseignement supérieur, rendu possible dès 1867 (décision il est vrai motivée par le souci d'attirer une clientèle étudiante étrangère, dans la mesure où les 3,2 millions d'habitants que compte le pays au tournant du siècle ne suffisent pas à remplir les sept établissements académiques helvétiques). Ainsi, dans les années trente,

28 *Ibid.*, p. 197 et 200. Sur ce virage stalinien en faveur de la défense nationale française et ses conséquences sur les militants du PCF, cf. notamment Philippe Robrieux, *op. cit.*, p. 458s.

29 *Journal de Genève*, «Jeunesse patriote et objecteurs de conscience», 10.12.1933.

30 CE, p. 198.

31 CE, p. 43.

l'université de Genève compte un tiers d'étudiantes, dont beaucoup sont d'origine étrangère³². Néanmoins, elle reste dominée par des fils de bonne famille et par des associations d'étudiants conservatrices, voire d'extrême droite, qui n'admettent pas les femmes en leur sein – «tous n'étaient pas de Zofingue, mais tous auraient voulu en être»³³; la Société de Zofingue étant elle-même proche du mouvement d'extrême droite Les Equipes³⁴ et sa *Feuille centrale* menant campagne dans les années trente pour en finir avec les principes libéraux de l'université et pour le retour à une véritable «université chrétienne»³⁵. Outre la présence bruyante de Zofingue dans les travées de l'Université, une centaine d'étudiants genevois, souvent des immigrés allemands, gravitent autour d'une association pro-hitlérienne³⁶. Dans ce contexte, la réputation «progressiste» de Chamorel est associée dans l'esprit de beaucoup d'étudiants masculins à celle d'une femme aux mœurs dépravées, pratiquant «l'amour libre», un quasi synonyme de prostitution: «un banc de notre aula portait [...] ces mots : "À BAS LA GRUE CHAMOREL".»³⁷

Son insertion dans le mouvement ouvrier se heurte là encore à un double obstacle: d'une part, le fait qu'elle se soit éloignée de sa classe sociale en devenant étudiante, «dans un milieu qui rangeait parmi les "intellectuels" tout individu qui poursuivait les études au-delà des quatorze ans de la dernière classe primaire obligatoire»³⁸. Ce constat est sans doute d'autant plus valable au PCG que les mesures de «bolchevisation» prises à la fin des années vingt conduisent à une mise à l'écart des intellectuels, en particulier s'agissant des instances dirigeantes, mesures qui ne font que renforcer un anti-intellectualisme déjà présent à l'état latent dans le mouvement ouvrier genevois³⁹. Cet anti-intellectualisme

32 Marco Marcacci, «Université de Genève», article du *Dictionnaire historique de la Suisse* (<http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F10974.php>, consulté en janvier 2013).

33 CE, p. 195. Déjà au collège, «toujours les mêmes brutales et fanfaronnes jeunesses patriotiques virant au fascisme, continuaient à être abusivement tolérées, voire exaltées» (p. 39).

34 Richard-Olivier Gautier, *Les Équipes. Un mouvement de renouveau national à Genève 1933-1936*, Mémoire de licence, Université de Genève, 1974.

35 Marco Marcacci, *Histoire de l'Université de Genève: 1559-1986*, Genève, Université de Genève, 1987, p. 199.

36 *Ibid.* p. 195.

37 CE, p. 193.

38 CE, p. 66.

39 Brigitte Studer, *Un parti sous influence*, op. cit., p. 306. Sur la faiblesse intellectuelle du mouvement ouvrier genevois, cf. Jean Batou, op. cit., p. 205-210.

et la glorification de l'«ouvrier d'usine» qui lui est liée renforce aussi le modèle masculin dominant et favorise l'exclusion des femmes des instances de direction du PC, dans la mesure où celles-ci étaient souvent issues de milieux bourgeois ou petit-bourgeois. Chamorel se heurte donc frontalement au fait d'être une femme dans un monde qui demeure très masculin: «aussi bien, ma présence parmi les ouvriers était une anomalie, puisque j'étais étudiante et... femelle.»⁴⁰ La difficulté pour une jeune militante d'intervenir dans la sphère publique traditionnellement masculine – en l'occurrence via la distribution de tracts, la prise de parole dans les assemblées, les réunions dans les «bistrots», etc. – est en outre renforcée par le tournant conservateur généralisé dans les années trente, à l'échelle européenne et helvétique⁴¹. En 1930, l'introduction de la Fête des mères en Suisse apparaît ainsi comme le symbole de la montée en puissance du discours traditionaliste ; la presse romande porte aux nues cette initiative, et met en garde contre le risque qu'il y aurait à ne célébrer sa mère qu'un seul dimanche par année⁴². En outre, la crise économique devient le prétexte à une offensive contre le travail des femmes, en particulier fonctionnaires, dont beaucoup estiment qu'elles ne devraient pas «voler» l'emploi des hommes, d'autant plus si elles sont mariées⁴³. Chamorel évoque ainsi les années trente comme une période où l'ordre des sexes règne de manière particulièrement rigide: «Les jeunes hommes devaient être réalistes, préposés à la garde des coffres-forts et, au besoin, à la commande des tueries ; les femmes dignes d'éloge étaient des “idéalistes” chargées de veiller au salut des âmes. Ainsi faite, cette société était très bien équilibrée.»⁴⁴ Son récit montre aussi comment une série de normes édictées par les institutions d'enseignement rappelle au quotidien l'ordre traditionnel des sexes: le maquillage était interdit au lycée, y compris pour les enseignantes, fumer était très mal vu pour une femme, etc.⁴⁵

40 CE, p. 241.

41 Pour une bonne synthèse sur ce tournant conservateur à l'échelle européenne dans le sillage de la Grande Crise: Mark Mazower, *Le continent des ténèbres. Une histoire de l'Europe au XX^e siècle*, Paris/Bruxelles, IHTP-CNRS/Complexe, p. 93-106.

42 Cf. p. ex.: *Journal de Genève*, «La Fête des Mères», 7.5.1932; *Feuille d'avis de Lausanne*, «La Fête des Mères», 13.5.1932; *Gazette de Lausanne*, «Témoignages», 12.5.1933. Cf. aussi: Virginie de Luca, «La fête des Mères dans la première moitié du XX^e siècle: la fabrique des Mères méritantes», *Histoire et sociétés*, n° 15, août 2005, p. 31-42.

43 Céline Schoeni, *Travail féminin: retour à l'ordre!* Lausanne, Antipodes, 2012, p. 133-328.

44 CE, p. 194.

45 *Ibid.*, p. ex. p. 25.

À ce tournant conservateur général dans la société genevoise des années trente répond aussi celui du Parti communiste. Après la scission d'avec le PS, le PCS, au début des années vingt, avait pourtant mené des combats avant-gardistes du point de vue de la place des femmes dans la société, dans le sillage de l'URSS, où les Bolcheviks avaient notamment légalisé le divorce (incluant l'obligation pour l'homme de payer une pension alimentaire) et l'avortement, et instauré une assurance maternité, ainsi qu'un code de la famille plus égalitaire⁴⁶. Dans cet élan, le PCS avait ainsi fait campagne entre 1923 et 1925 contre la criminalisation de l'avortement, avec un succès il est vrai médiocre⁴⁷. Durant les premières années du parti, un certain nombre de militantes du PS avaient rejoint ses rangs, et le pourcentage de femmes avait atteint quelque 15%, un chiffre non négligeable si l'on prend en compte l'exclusion des femmes de la vie politique en Suisse. Mais l'arrivée au pouvoir de Staline en URSS conduit à un fort tournant conservateur: l'avortement est ainsi à nouveau interdit et la mère au foyer soviétique érigée en modèle indépassable⁴⁸. Ce tournant en URSS favorise une orientation elle aussi plus conservatrice des PC en général. En Suisse, la commission féminine d'agitation politique du PCS, jusque là relativement autonome, est remplacée par une section féminine étroitement reliée à la direction centrale du parti et dont le rôle est de plus en plus réduit à celui d'une «courroie de transmission» (pour utiliser le jargon stalinien), ce qui témoigne de la diminution du poids des revendications féministes à l'intérieur de l'organisation⁴⁹. En 1932, il n'y a plus que 7% de femmes dans le parti, et seulement 3% dans le Comité central⁵⁰. En outre, il n'y en a aucune dans les organes exécutifs (Bureau politique et secrétariat), qui, au fil du

46 François Navailh, «Le modèle soviétique», in: Georges Duby, Michelle Perrot (éd.), *Histoire des femmes en Occident*, vol. 5, Paris, Plon, 1992, p. 213-237. Bien sûr, les résultats concrets de ces avancées légales ne doivent pas être idéalisés, dans un pays arriéré et ravagé par une guerre civile sanguinaire et par la misère de masse qui en découle (cf. les remarques de Beatrice Farnsworth, *Aleksandra Kollontai : Socialism, Feminism and the Bolshevik Revolution*, Stanford, Univ. Press, 1980, p. 362s.).

47 Les milieux favorables à l'avortement et soutenus par le PC lancent une pétition pour la décriminalisation de celui-ci, qui ne recueille que 2'000 signatures, sur les 100'000 espérées: cf. Claudia Weilenmann (éd.), *Femmes. Pouvoir. Histoire. Histoire de l'égalité en Suisse de 1848 à 2000*, Berne, Commission fédérale pour les questions féminines, chap. 3/8, p. 3.

48 François Navailh, op. cit., p. 226-229.

49 Brigitte Studer, *Un parti sous influence*, op. cit., p. 325.

50 *Ibid.*, p. 296 ; 311 ; 324.

processus de stalinisation, sont pourtant devenus les centres du pouvoir au sein de l'organisation (en fait, il faudra attendre 1964 pour qu'une femme fasse son entrée dans le Bureau politique du PC, devenu entre temps le Parti du travail⁵¹). Parmi les membres fondateurs de la section genevoise au début des années vingt, il n'y a que cinq femmes, ce qui fait écho à la situation française où le taux de femmes dans le PCF ne dépasse guère 1% durant cette période. De façon plus générale, le féminisme n'est jamais une préoccupation prise en charge en tant que telle par le parti, qui estime que la société socialiste conduira automatiquement à une suppression des inégalités entre hommes et femmes: le féminisme bourgeois est d'ailleurs condamné à ce titre⁵². Et au cours des années trente, le journal féminin du parti, *Femmes en Suisse romande*, compte de plus en plus de recettes de cuisine et de modèles de tricot, qui occupent une place grandissante par rapport aux prises de position en faveur de l'égalité⁵³. Dans ce contexte, Chamorel – qui ne se souvient que de trois militantes régulières à la Jeunesse communiste genevoise⁵⁴ – souligne à plusieurs reprises dans son récit combien il était difficile de prendre la parole pour une jeune femme, face à tous ces dirigeants masculins⁵⁵. Les hommes du parti lui font d'ailleurs sentir son statut minoritaire, de façon souvent peu agréable: «tu es la seule jeune fille à la Cellule. Tu as par là un rôle dont tu n'es pas assez consciente: c'est un appât. Il faut tenir compte de ces choses-là aussi.»⁵⁶ Règne aussi dans les rangs du parti un paternalisme ambiant à l'égard de la militante: «Et déjà il prenait avec moi un ton d'affectueuse en même temps qu'irrésistible protection, dont je rougissais devant Kolin comme d'une espèce de viol.»⁵⁷ Rappelons par

51 André Rauber, *Histoire du mouvement communiste*, t. II, Genève, Slatkine, 2000, p. 303. Pour la période de guerre froide, cf. surtout: Pauline Milani, *op. cit.*

52 Cf. une analyse semblable, s'agissant des partis communiste et socialiste français: A. Belden Fields, «Liberté, Égalité et surtout Fraternité? The struggle over Women's Liberation in the French Communist and Socialist Parties», *Polity*, vol. 18, n° 4, été 1986, p. 553-576.

53 Brigitte Studer, *op. cit.*, p. 383.

54 Il s'agit de Lisa Lüscher, surtout engagée dans le Théâtre prolétarien; de Félicie Meyer, responsable du Secours ouvrier; et de Jeanne Magnin-Clerc, qui milite notamment aux Samaritains ouvriers. Pour ces deux dernières militantes, on notera que leur investissement militant est tout à fait typique de la répartition genrée des tâches, dans la mesure où les femmes s'occupent le plus souvent des organisations communistes d'entraide.

55 CE, p. ex. p. 66.

56 *Ibid.*, p. 138-139.

ailleurs qu'une virilité quasi militaire est exaltée par le parti, à travers les défilés en grand uniforme de la «Garde Rouge», le service d'ordre de la section genevoise, qui est une des principales cibles de la droite, dans la mesure où elle y voit une confirmation des velléités putschistes qu'elle impute au PCG⁵⁸. Plus généralement, l'image très genrée de l'ouvrier d'usine masculin aux bras noueux, dépositaire par excellence de la «conscience de classe», s'impose bien sûr comme la figure centrale de la propagande communiste⁵⁹.

Contrairement à ce que croient les étudiants de droite évoqués plus haut, persuadés que les communistes sont des partisans de la débauche et de l'amour libre, Chamorel souligne que le modèle de vie parmi les jeunes communistes des années trente est assez proche de l'idéal bourgeois de la famille traditionnelle ; comme le note un jeune militant: «moi, personnellement, je penche pour le mariage. C'est un besoin pour l'homme d'avoir une femme à soi, pour soi tout seul»⁶⁰. De ce point de vue, le récit de Chamorel recoupe les analyses que l'on peut trouver à la même époque dans la presse communiste suisse, en effet bien éloignées des théories d'Aleksandra Kollontaï sur l'amour libre (qui avait d'ailleurs suscité dès le départ l'hostilité de la plupart des Bolcheviks). Ainsi, l'hebdomadaire communiste romand *La Lutte* du 2 février 1935 condamne les quelques «radicaux» qui pensent que l'extinction de la société bourgeoise serait synonyme de disparition du mariage, même si la famille bourgeoise est néanmoins critiquée, dans la mesure où elle induit une trop forte dépendance des femmes vis-à-vis des hommes.

Un autre aspect intéressant du récit apparaît dans le clivage entre le mouvement féministe bourgeois dominant et la sensibilité féministe de gauche de Chamorel. Une scène particulièrement saisissante de ce point de vue consiste en la visite par la jeune fille d'une des «grandes dames» du féminisme genevois, Hélène Gabrielle Gautier, fondatrice de l'Association féminine pour l'éducation nationale. Membre d'une grande famille genevoise, Gautier étant la fille du diplomate Paul Pictet, sa fille étudie le droit avec Julia Chamorel, ce qui permet à cette dernière

57 *Ibid.*, p. 204 (cf. aussi sur le paternalisme, p. 103). Nous ne sommes pas parvenus à identifier ce Kolin, dont Chamorel souligne qu'il était l'homme du Komintern au sein de la Jeunesse communiste.

58 Sur la «Garde rouge» du PC genevois, cf. Jean Batou, *op. cit.*, p. 185.

59 Cf. les remarques de Brigitte Studer, «La femme nouvelle», *op. cit.*, p. 381.

60 CE, p. 130. Cf. aussi p. 147.

d'obtenir un rendez-vous avec la mère, dans l'espoir de recueillir des fonds et une caution morale pour le groupe de jeunes filles qu'elle est chargée de mettre sur pied, après que le PCS s'est brusquement rallié à une tactique de regroupement populaire «large». Après avoir raconté son arrivée dans la villa de Mme Gautier, accueillie par un domestique en livrée, Chamorel souligne notamment: «Le droit de vote était leur obsession. Certes, à Mme Gautier et à ses pareilles, il ne manquait rien d'autre pour être les égales de leurs nobles maris. Aux millions de femmes concernées, tout manquait. Pour moi, notre exclusion du scrutin était une iniquité de plus parmi tant d'autres pires: qui me gênait moins, par exemple, que l'absence d'enseignement du grec dans les écoles de filles, moins surtout que l'inégalité en amour, que cette alternative entre chasteté, mariage, prostitution ou opprobre, toutes positions aussi intolérables les unes que les autres, et dont ces dames ne semblaient pas choquées outre mesure.»⁶¹ Cet épisode illustre aussi comment la tactique du Front populaire et de la mise sur pied de «regroupements larges» justifie au sein du PCG une attitude de moins en moins critique par rapport aux valeurs traditionnelles, que ce soit sur la question militaire déjà évoquée ou sur la question de la place des femmes dans la société, puisque Chamorel est amenée à aligner le groupe dont elle est responsable sur les revendications du féminisme bourgeois. La direction du PCG, dans le même ordre d'idées, projettera même de séparer les filles des garçons au sein de la JC, projet qui échouera néanmoins face à la levée de bouclier des jeunes militants⁶².

Une écrivaine engagée

De plus en plus en désaccord, on l'a vu, avec la ligne dictée au PCS par l'Internationale, Julia Chamorel quitte le parti au début de 1937, sans toutefois renoncer à ses convictions de gauche. Elle se marie durant la guerre avec le peintre Xavier Bueno, proche du mouvement surréaliste et ami de Giorgio De Chirico ; d'origine espagnole, plus tard naturalisé italien, il est arrivé à Genève avec sa famille en 1935. Ils se sont rencontrés au PC, où il milite avec son frère Antonio, peintre lui aussi.

61 CE, p. 191. Sur le féminisme bourgeois en Suisse romande: Anne-Marie Kaeppeli, *Sublime croisade. Éthique et politique du féminisme protestant, 1875-1928*, Genève, Zoé, 1990.

62 CE, p. 233-237. Cf. aussi les remarques de J. Batou, *op. cit.*, p. 304-305.

C'est avec eux également que Julia Chamorel partage ses premiers doutes concernant la ligne politique stalinienne du PCG. Sa relation avec Xavier Bueno, de même que son amitié avec Eugénie Chiostergi, très active dans la solidarité avec l'Espagne républicaine et fille du militant antifasciste italien immigré à Genève Giuseppe Chiostergi, vaut à Chamorel une surveillance policière serrée, bien qu'elle ne soit plus membre d'un parti. Le service de la sûreté genevoise fait par la suite remonter certaines informations recueillies jusqu'au Ministère public fédéral, dans la mesure où la jeune femme est suspectée d'espionnage au profit de Mussolini, après qu'elle a échangé depuis Florence une carte postale au contenu suspect avec Eugénie Chiostergi⁶³ ! Quant aux services de Mussolini, ils surveilleront aussi le couple Bueno-Chamorel, les suspectant au contraire d'être des agents soviétiques⁶⁴. C'est que Chamorel et une partie de la famille Bueno sont partis vivre à l'étranger. Tout d'abord à Florence, quand la famille Bueno reçoit en avril 1940 un ordre d'expulsion de Suisse après que le père a perdu son emploi au BIT⁶⁵, ainsi que son passeport espagnol, après la victoire de Franco ; puis, une fois la guerre terminée, à Paris. À la Libération, Chamorel – peut-être dans le prolongement de ses premières expériences artistiques liées au Théâtre prolétarien à Genève qu'elle relate dans *la Cellule des Ecoliers*⁶⁶ – est très influencée par la littérature engagée promue par

63 Archives fédérales suisses (AFS), E 4320 B, 1987/187, vol. 60. La carte postale en question, reproduite dans ce dossier sur Chamorel établi par le Ministère public, présente en effet une tonalité poétique et allusive, tout à fait dans le genre de ce que pourraient s'écrire deux amies intimes: il n'en a pas fallu davantage apparemment pour éveiller la suspicion des fonctionnaires de police genevois. Durant la guerre froide, le Ministère public soupçonnera encore une fois Chamorel et son mari d'être des agents, mais cette fois-ci du Maréchal Tito, et demandera au Consulat suisse de Florence de payer une agence de détectives privée pour mener une enquête sur leur compte (cf. AFS, Ibid.)

64 CE, p. 10.

65 Sur la décision d'expulsion hors de Suisse de la famille Bueno, motivée notamment par leurs sympathies communistes, cf. AFS, E 4264 1985/196, vol. 152, «Aktenbericht zum Fall Bueno», 14.7.1942. À noter que le père Bueno reste en Suisse en dépit de la décision d'expulsion et est menacé d'internement par les autorités helvétiques, qui y renoncent finalement compte tenu de son âge avancé. De l'union entre Chamorel et Xavier Bueno naîtra par ailleurs en 1943 une fille, la future chanteuse italienne Caterina Bueno.

66 Cf. notamment CE, p. 69. Cf. aussi: Jorge Gajardo Muñoz, «Du théâtre prolétarien au groupe L'Effort. Un théâtre ouvrier au temps des passions (Genève, 1930-1940)», *Cahiers d'histoire du mouvement ouvrier*, n° 19, 2003, p. 24-43.

la nouvelle avant-garde des écrivains français et italiens, autour de Beauvoir et Sartre, ou de Cesare Pavese et d'Elio Vittorini, influences qui marqueront durablement sa production littéraire⁶⁷. En particulier, son expérience amère du tournant du parti communiste dans les années trente l'amène à considérer avec espoir l'alternative de gauche au stalinisme qui semble se dégager à la Libération autour de l'équipe des *Temps Modernes* à Paris⁶⁸. Pourtant, la relative «congélation» politique des années cinquante, due à l'exacerbation des tensions entre les blocs et à l'essor de la société de consommation, contribue à la détourner d'un engagement politique actif. Dans *La Cellule des écoliers*, elle résumera ainsi ces années, soulignant la manière dont l'affaiblissement du mouvement ouvrier se combine avec une dépolitisation des milieux culturels d'avant-garde de gauche qui avaient joué un rôle de premier plan dans l'immédiat après-guerre: «je me dépolitisais, comme, apparemment, toute l'Europe fatiguée de la guerre froide et vouée à la "consommation". Le défaitisme me gagna pour tout de bon et j'avais l'impression que tout notre monde blanc pataugeait avec moi dans la déprime, et, pur dégoût de soi-même et indifférence, se laissait aller à un lent suicide. C'était la faillite de l'art "engagé", le sabordement de la littérature dans le regard glacé du "nouveau roman". Ceux qui n'étaient pas censés en être se turent.»⁶⁹ La vague de re-politisation à gauche de la fin des années soixante, et en particulier le mouvement de 1968, ainsi que l'essor de la problématique «tiers-mondiste la ramènent vers la politique. Au début de l'année 1968 déjà, elle adhère à Paris au groupe UNIR/

67 En particulier: *Les compagnons d'Hannelore*, Paris, Seuil, 1957 et *Les verts paradis*, Paris, Juillard, 1960, l'essai *Le métier de vivre selon Pavese*, Paris, Minuit, 1953, ainsi que la pièce de théâtre *Deux et deux font quatre*, satire sociale montée au Théâtre Municipal de Lausanne en 1963 en première partie de *Monsieur Bonhomme et les incendiaires* de Max Frisch (cf. un compte rendu dans: *Feuille d'avis de Lausanne*, 7.2.1964). Sur Chamorel écrivaine, cf. aussi: Anne-Lise Delacrétaz, Daniel Maggetti, *Écrivains et écrivains d'aujourd'hui*, Aarau, Sauerländer, 2002, p. 65 ; *Histoire de la littérature en Suisse romande*, Roger Francillon (dir.), t. 3, Lausanne, Payot, 1999, p. 320-321.

68 CE, p. 10-12.

69 CE, p. 12. En 1953, elle souligne déjà avec amertume, comme beaucoup d'autres intellectuels de gauche dans les années cinquante, la trahison des espoirs issus de la Libération : «1935-1950 [...]: la dictature, les persécutions, la guerre, la résistance, l'euphorie de la reconstruction, la république, la pourriture et la dégradation des utopies» («Le métier de vivre selon Cesare Pavese», *Critique*, mai 1953, n° 72, p. 403-404).

Débat pour le socialisme. Dans les années suivantes, elle contribuera à divers mouvements de solidarité avec les luttes anticoloniales et publiera des reportages engagés: par exemple sur les problèmes de l'édification du socialisme en Albanie, qu'elle décrit avec lucidité, non sans placer toutefois des espoirs dans le régime d'Enver Hoxha comme alternative aux dictatures de l'Est⁷⁰. C'est que le passage par le PC des années trente a rendu Chamorel définitivement hostile au bloc communiste ; elle affirme ainsi en 1984 dans un entretien donné au *Journal de Genève* qu'il « n'y a pas plus anticomuniste que l'Union soviétique qui n'est ni communiste ni soviétique, mais féodale »⁷¹. La *Cellule des écoliers* manifeste aussi ce retour critique sur le stalinisme et offre une réflexion sur la construction de la mémoire historique, en cherchant à restituer le point de vue souvent naïf de la jeune femme et de ses camarades, qui se soldera par de fortes désillusions à la fin des années trente, avec le pacte germano-soviétique, puis durant la guerre froide⁷².

Comme nous espérons l'avoir montré, le parcours de Chamorel mérite l'attention, à la fois parce qu'il s'agit d'une trajectoire de femme à travers deux mondes à chaque fois dominés de manière écrasante par les hommes (le mouvement ouvrier dans les années trente, puis les milieux littéraires dans l'après-guerre), mais aussi parce que son parcours est rythmé par les grands événements historiques qui ont marqué une partie du siècle ; en ce sens, il peut être considéré comme emblématique d'une génération, marquée par l'antifascisme des années trente puis écœurée par le stalinisme ; à nouveau portée par les espoirs de la Libération, rapidement déçus dans les années cinquante ; et enfin ramenée vers la politique par le mouvement de radicalisation des « années soixante-huit ».

70 «L'Albanie existe, je l'ai rencontrée», *Les Temps Modernes*, n° 381, avril 1978, p. 1633-1661. Pour la solidarité avec les pays du Sud, cf. p. ex.: «Voyage organisé», *Les Temps Modernes*, avril 1982, n°429, p. 1870-1894 ; «Tribune libre», *Peuples noirs, peuples africains*, n° 37, 1984, p. 4-6. «Éloge de la désobéissance», 17.10.1984.

71 « Éloge de la désobéissance », 17.10.1984.

72 Cf. en particulier CE, p. 9-12 et 242-243.